

Anthropologie et Sociétés



Geneviève BÉDOUCHA, *Éclipse de lune au Yémen*. Paris, Odile Jacob, 2004, 348 p., illustr., gloss.

Zakaria Rhani

Volume 30, numéro 3, 2006

La culture sensible
Sensing Culture
La cultura sensible

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014954ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014954ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rhani, Z. (2006). Compte rendu de [Geneviève BÉDOUCHA, *Éclipse de lune au Yémen*. Paris, Odile Jacob, 2004, 348 p., illustr., gloss.] *Anthropologie et Sociétés*, 30(3), 263–264. <https://doi.org/10.7202/014954ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Geneviève BÉDOUCHA, *Éclipse de lune au Yémen*. Paris, Odile Jacob, 2004, 348 p., illustr., gloss.

Le titre est un peu trompeur, je l'écris tout de suite, sans ambiguïté et sans nuance, pour épargner à tous ceux qui, au fil des pages, rechercheraient une ethnographie, ne serait-ce que brève et succincte, qui décrirait l'éclipse lunaire et les appréhensions socioculturelles autour de ce phénomène naturel. Bédoucha effleure à peine le sujet de l'éclipse (p. 185-187) et même quand elle en parle, elle le dépeint – éprouvant colère et rage devant l'ignorance et la superstition de ses hôtes – comme un moment insoutenable. Le récit de ces Yéménites lui importe peu, d'ailleurs, et elle ne le note point.

D'autres titres seraient probablement plus adéquats, *Le journal d'une ethnologue au Yémen* par exemple ou, mieux encore, *La passion pour l'anthropologie*. Car il s'agit plus ici du journal d'une ethnologue où elle décrit, somptueusement, sa passion pour l'ethnologie, ses pérégrinations et ses errances, mais aussi ses désarrois et ses angoisses. Elle dit l'immense exacerbation sur le terrain et le bonheur, toujours renouvelé, de l'immersion dans un groupe différent, étranger mais très vite aimé. *Exaltation!* est sûrement le mot qui revient le plus souvent sous la plume de Bédoucha ; mais également le mot voyage. La recherche d'une vallée à l'extrême Nord du Yémen, proche de l'Arabie Saoudite, où Bédoucha devrait séjourner, est un long périple épuisant, fait de doute et d'hésitations. Mais ce voyage ethnographique est tout aussi plaisant et enrichissant, avec toujours cette envie irrépressible de s'arrêter et le regret de repartir aussitôt. Et on sent cette grande impatience qui ronge l'ethnologue, une fièvre, pour quitter, repartir, pour aller regagner le terrain, la vallée de 'Akwân, dans cette campagne d'hommes rudes et fiers, guerriers et agriculteurs à la fois.

Mais Bédoucha voyage aussi dans le temps, elle retourne incessamment à son terrain précédent, dans les oasis d'el-Mansûra au Sahara tunisien. L'ancien terrain vient se superposer au récent et devient une sorte de référence, surtout qu'il s'agit d'une même aire culturelle : le monde arabo-musulman.

Les premiers moments de terrain, Bédoucha ne cesse de le répéter, sont très importants, car la suite du travail ethnographique et la nature des relations qui se tisseront plus tard en dépendent largement. L'ethnologue n'est pas la seule à observer, elle est tout autant observée, scrutée, jugée et même testée.

Et comment expliquer à tous ces paysans yéménites ce qu'elle vient faire chez eux ? L'« histoire » est le mot magique, surtout dans un pays arabo-musulman ; les « coutumes », les « traditions » sont aussi des mots que l'anthropologue française emploie pour leur clarifier l'essence de son travail ethnologique. En plus des pratiques agricoles, les systèmes d'irrigation, les modes de répartition de l'eau de crue et la façon dont se cultive le sorgho, Bédoucha s'intéresse aussi à l'appartenance tribale – la notion de frontière, la relation entre tribu et territoire – et au coutumier tribal – vengeance, réparation, honneur et opprobre. L'auteur dit ouvertement sa colère, sa rage et sa révolte contre la condition difficile faites aux femmes et elle souffre, écrit-elle, de leur ignorance et de leur soumission. Mais Bédoucha exprime également le plaisir et le bonheur d'être femme anthropologue dans un pays musulman où la séparation des sexes est de rigueur ; car être femme dans cette société lui donne cette liberté, ce privilège, de pouvoir passer à l'improvisiste d'un univers à un autre.

Dans le livre de Bédoucha, il existe une sorte d'émerveillement, très répétitif au demeurant, devant la beauté sauvage de ces hommes et femmes qui l'ont accueillie. Et par moment, on sent un ethnocentrisme, à peine tacite, digne d'une ethnologue de l'ère coloniale qui

décrit minutieusement ses primitifs, ses sauvages et leurs réactions devant une étrangère qui n'est peut-être pas faite comme eux.

Ethnocentrique est probablement aussi cette méfiance, suspicion, voire même antipathie portée à son paroxysme envers les représentants du savoir local (*fgih*, *amine*, mais particulièrement les *sâda*). Et elle l'écrit : « décidément, je n'ai pas beaucoup de sympathie pour ces [*sâda*] suffisants, imbus d'eux-mêmes » (p. 164). Un jugement de valeur probablement non fondé, surtout que l'anthropologue n'a jamais approché ces *sâda* ; elle n'éprouve que l'ennui, affirme-t-elle, de travailler sur l'enclave sacrée (*hijra*) de ces hommes de Livre.

Au bon milieu de son terrain yéménite, l'auteur ne s'empêche pas de s'écrier : « j'en ai marre de l'ethnologie en pays d'islam ». Prochaine étape : « anthropology at home ». Un terrain en Brenne.

Zakaria Rhani (zrhani@yahoo.fr)
Département d'Anthropologie
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-Ville
Montréal (Québec) H3C 3J7
Canada

Ruth FRANKENBERG, *Living Spirit, Living Practise. Poetics, Politics, Epistemology*. Duke University Press, Durham et Londres, 2004, 308 p., bibliogr., index.

Comme son titre le sous-entend, l'ouvrage de l'anthropologue Ruth Frankenberg est un essai d'anthropologie de la religion. Il s'agit d'une ethnographie menée aux États-Unis dans la région de San Francisco, et qui se base sur une série d'interviews avec une cinquantaine d'individus – hommes et femmes de différentes religions (chrétiens, bouddhistes, hindous, musulmans, juifs et d'autres traditions « extra-institutionnelles » telles que Twelve Step et wiccan) et d'horizons multiples (immigrés, natifs, convertis).

Frankenberg explore la mise en pratique des différents épistèmes religieux et spirituels dans la vie de tous les jours et dans les moments de crises. En s'inspirant de la notion de « communities of memory » de Jay Mechling, qui désigne le passage de la religion comme réalité subjective à sa socialisation dans un cadre public, l'auteure introduit le concept de « réseaux de signification » (*networks of meaning*) pour étudier justement le sens commun des pratiques spirituelles et pour comprendre comment l'*ek-static* se transforme constamment en quotidien et la mesure dans laquelle le quotidien à son tour donne forme à ce réseau de signification. On comprend d'emblée que l'argument central de ce livre consiste à voir dans la paire esprit-pratique une relation dynamique. En fait, la pratique spirituelle serait elle-même structurée par une autre relation dialectique entre spontanéité et culture.

Cette relation dynamique entre la vie spirituelle et la pratique se traduit de différentes manières. D'abord, par les multiples formes que prend le divin dans la vie des gens. Pour ces individus, le divin a un sens commun et pratique et il manifeste une efficacité matérielle dans le temps et l'espace. Le corps joue, lui aussi, un rôle crucial dans l'articulation dynamique de l'expérience spirituelle et de la vie pratique. L'auteure soutient que le corps, *per se*, est capable d'activités cognitives autonomes ; il devient même une source indispensable à l'esprit pour